

Créativité et inventivité
en institution

Avec la participation de :

Madeleine Alapetite

Michel Balat

Franck Barroin

Célia Bourbigot

Giorgio Callea

Laëtitia Camus

Martine Charlery

Philippe Chavaroche

Patrick Chemla

Pascal Créte

Patrick Faugeras

Hélène Fausser

Lise Gaignard

Brigitte Girardet

Roland Gori

Christian Heslon

Jean Oury

Brigitte Pétrequin

Évelyne Pinier

Charles-Olivier Pons

Pierre Smet

Isabelle Tissot

Sous la direction de
Pierre Delion
et l'ACSM d'Angers

Créativité et inventivité en institution

Empêchements et possibles

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2014
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-4094-7
Première édition © Éditions érès 2014
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. : 01 44 07 47 70 / Fax : 01 46 34 67 19

Table des matières

Avant-propos	
<i>Pierre Delion</i>	7
Ouverture	
<i>Madeleine Alapetite</i>	13
La psychothérapie institutionnelle face aux tournants de la postmodernité	
<i>Christian Heslon</i>	17
Danser, ça remet debout !	
<i>Charles-Olivier Pons</i>	23
Genèses	
<i>Martine Charlery</i>	29
Les tendances antisociales de notre civilisation	
<i>Roland Gori</i>	35
Créer, inventer, instituer	
<i>Pierre Delion</i>	51
Travail et lien social : une expérience italienne	
<i>Giorgio Callea</i>	61
La créativité dans le champ médicosocial : une affaire de « cadre » ?	
<i>Philippe Chavaroché</i>	69
« Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égard ni patience »	
<i>Patrick Faugeras</i>	85

Obéir n'est pas facile, désobéir non plus, se faire obéir encore moins <i>Lise Gagnard</i>	103
Accueil, rencontre, transfert multiréférentiel et polyphonie <i>Jean Oury</i>	111
Transmettre la psychothérapie institutionnelle, c'est la réinventer ! <i>Patrick Chema</i>	125
Accueillir la psychose dans le médicosocial : enjeux politiques et cliniques <i>Pascal Créte</i>	139
Aujourd'hui, que veut dire : collaborer, faire face à l'impossible, s'autoriser ? <i>Pierre Smet</i>	159
De la camisole à la casserole <i>Isabelle Tissot, Brigitte Girardet</i>	167
Travailler à l'institut médico-éducatif Paul Gauguin <i>Brigitte Pétrequin, Célia Bourbigot, Laëtitia Camus, Évelyne Pinier, Frank Barroin</i>	173
Conclusions <i>Michel Balat</i>	179
Allocution d'accueil, 5 ^e journées d'Angers, 7 et 8 décembre 2012 <i>Hélène Fausser</i>	187
Remerciements	191

Pierre Delion

Avant-propos

Le thème proposé par les membres de l'Association culturelle en santé mentale d'Angers et par sa présidente, Madeleine Alapetite, pour les cinquièmes rencontres en 2012 : « Créativité et inventivité dans le champ psychiatrique et médicosocial. Empêchements et possibles », est un choix délibéré pour montrer, face à cette nouvelle crise sociétale, et partant psychiatrique, qu'il n'est pas question de baisser la garde et de se laisser gagner par un quelconque désespoir. Les temps actuels commandent au contraire de tenir bon sur ce dont nous avons hérité, et de le faire fructifier, c'est-à-dire clairement d'inventer de nouveaux concepts et de créer de nouveaux dispositifs de psychiatrie, non pas au gré des modes imposées par les dérives du capitalisme international déshumanisant et les rodomontades de ses comptables techno-bureaucrates, mais issus de nos réflexions et de nos expériences antérieures et contemporaines, elles-mêmes « assises sur les épaules de nos pères » et en appui sur les équipes engagées dans la praxis psychiatrique, avec une éthique chevillée au corps et à la psyché.

Après quelques rappels utiles proposés par Madeleine Alapetite sur les contenus de ces mots précieux de « créativité » et d'« inventivité », incitateurs de pensées, et sur leurs connivences philosophique, anthropologique et politique, Christian Heslon nous incite à ne pas nous déprimer « face aux tournants de la

Pierre Delion, professeur à la faculté de médecine de Lille 2, chef du service de pédopsychiatrie au CHRU de Lille, psychanalyste.

postmodernité », mais au contraire à faire fructifier les « différents registres d'intelligibilité », dont nos expériences et notre engagement « au service de pratiques soignantes sécantes, depuis deux, voire trois générations », constituent, lui semble-t-il, « la double condition d'une critique féconde et d'une reconquête de l'action sur le travail et sur l'œuvre ».

Puis, c'est au tour de deux psychiatres d'Angers de donner leur point de vue sur ce thème. Charles-Olivier Pons part d'un atelier danse grâce auquel Romuald, un adolescent très emmuré, va renouer des liens avec d'autres, tandis que Martine Charlery, avec sa poésie coutumière, évoque Amélie, dont la violence va nécessiter le recours au collectif de plusieurs équipes soignantes pour parvenir à déjouer les pièges complexes de comportements en miroir.

Roland Gori, dans un texte très inspiré, brosse un tableau sans concessions de l'état des lieux de notre société et, passant de Freud à Benjamin, de Arendt à Lyotard, de Didi-Huberman à Winnicott, insiste sur l'importance des processus qui peuvent préserver les cultures comme moyens les plus puissants pour faire survivre en l'homme cette humanité qui l'a quitté en partie. Car pour lui, en retour, « la culture est là pour nous permettre d'inscrire dans la mémoire l'expérience tragique que nous vivons à l'ordinaire de nos existences » ; et, contrairement à ce qu'avancent quelques personnes haineuses et désenchantées, la, ou mieux, les cultures ne peuvent plus se passer des grandes pensées et pratiques que sont, entre autres, la psychanalyse et la psychothérapie institutionnelle.

Je propose ensuite une contribution sur les articulations nécessaires à entreprendre et à assumer entre créer, inventer et instituer, restaurant une place primordiale à une réflexion psychopathologique transférentielle qui intègre la constellation dans ses modes opératoires.

Plus avant, Giorgio Callea, psychiatre de Brescia passé à La Borde pour approfondir sa formation, nourrit notre réflexion à l'aune de l'expérience italienne, fortement marquée par la loi 180 de 1978 et le mouvement *Psichiatria democratica*. Il conte

l'histoire de Clarabella, une association réunissant un service public et une coopérative, dans laquelle son équipe et lui ont tenté de faire vivre de façon féconde les concepts de la psychothérapie institutionnelle.

Philippe Chavaroche, connu pour ses travaux sur le médico-social, et notamment sur les maisons d'accueil spécialisé, revient quant à lui sur l'importance du cadre en reprenant l'histoire à partir des grands maîtres de la psychiatrie, sur lesquels il fonde son développement.

Patrick Faugeras, avec son talent d'écrivain-traducteur, nous emmène visiter les murs de l'asile où Nannetti Oreste Fernando a *graffé* cent mètres de sculptures, créant ainsi un événement sans équivalent dans l'histoire de la psychiatrie. Tressant un contrepoint à l'aventure de ce patient délirant avec une biographie du criminologue Lombroso, il montre l'inanité des positions développées par une psychiatrie objectivante, et les impasses déshumanisantes dans lesquelles elle continue de fourvoyer nos scientifiques d'aujourd'hui. Il cite Maldiney pour nous rappeler avec force qu'« un événement est une déchirure de la trame du neutre. Au jour de cette déchirure s'ouvre un monde auquel soudain nous sommes ». Ce faisant, il nous invite à réfléchir à partir des matériaux dont nous disposons avec l'histoire et l'art, sur les possibilités de garder intacte la dimension humaine de la psychiatrie.

Suit le texte de Lise Gaignard, qui, à partir de sa pratique de psychanalyste et de « psychologue du travail », juge déplorables les extensions que certains psychanalystes font à partir de leurs minuscules champs de travail personnels, elle « réproouve cette généralisation moralisante établie à l'aune d'une pratique qui, de mon point de vue, n'autorise en rien du tout une position expertale à propos des fondements de la société, et encore moins, bien entendu, de l'humanité ». En revanche, elle assume sa pratique jusqu'aux limites qu'elle s'est fixées : « Accompagner cette réflexion est une action minuscule, individuelle, mais c'est la seule action que la technique psychanalytique permet. Analyser ensemble les tentations de l'obéissance, considérer un décollement possible des frayages de la jouissance. » Et dans les récits cliniques

qu'elle propose, elle montre bien que c'est parfois en passant par ce degré zéro de l'aliénation au et par le travail qu'il est possible de reconstruire quelque chose de vivant.

Puis Jean Oury intervient, selon son habitude, avec une parole déliée, pour nous inviter à ne pas nous « laisser avoir » par l'ambiance managériale actuelle ; il nous redit l'importance des concepts d'accueil et de transfert multiréférentiel, de polyphonie et des rapports complémentaires. Avec sa fougue intellectuelle si roborative, il insiste sur les points essentiels de nos pratiques et de nos réflexions. Ses colères mémorables mettent l'accent sur nos manques et nos difficultés pour mieux nous aider à en sortir par la création et l'invention. Nul doute que son expérience personnelle et collective reste et restera pour nous tous un point d'ancrage pratique et de ralliement éthique dans ces temps de dérégulation inquiétants.

Patrick Chemla rappelle quant à lui les engagements politiques et psychanalytiques dans lesquels la psychothérapie institutionnelle nous conduit, et l'importance de ne pas raisonner sur ses fondements en oubliant ou l'un ou l'autre de ces deux appuis essentiels. Il insiste sur un phénomène déjà décrit par Freud, celui des résistances à la psychanalyse et à ses conceptualisations complexes, en rapport avec la psychanalyse elle-même, mais également avec la culture juive, que les détracteurs de la première se font un plaisir de mener avec la seconde. Les exemples du nazisme et du stalinisme sont là pour montrer, avec des logiques différentes, les mécanismes conjoints de résistances à la fois à la démocratie et à la psychopathologie psychanalytique. Et Chemla de nous éclairer sur ce qu'il faut en comprendre aujourd'hui dans nos combats pour la défense d'une psychiatrie à visage humain et la transmission des invariants nécessaires à les assumer.

Pascal Crété reprend dans son texte l'histoire du médicosocial de façon approfondie, pour mieux nous montrer que ce champ énorme de la prise en charge des personnes en difficultés physiques et psychiques de tous ordres, bien qu'il soit dans le collimateur des techno-bureaucrates de tous poils, peut être investi par les praticiens de la psychothérapie institutionnelle pour y conduire

un certain nombre d'actions qui peuvent permettre à notre mouvement d'y trouver d'autres voies de développement passionnantes. À commencer par les récits concernant l'établissement dans lequel il travaille lui-même avec son équipe caennaise.

Pierre Smet évoque ensuite son expérience belge, puis ce sont les équipes du Centre d'accueil thérapeutique à temps partiel de Pontarlier et de l'institut médico-éducatif Paul Gauguin d'Angers qui racontent, à partir de quelques cas cliniques exemplaires, leurs points de vue en matière de créativité et d'inventivité.

Michel Balat conclut cet ouvrage en insistant sur les mirages d'une position « d'espoir » ou de « nostalgie », et en rendant à la présence de chacun d'entre nous, dans les lieux où nous travaillons, l'importance cruciale qu'elle a pour les patients que nous y rencontrons. Mais à la condition d'en penser les effets avec d'autres, de l'équipe et d'ailleurs, dans une élaboration polyphonique dont la psychothérapie institutionnelle a quelques secrets de fabrication !

Il s'agit donc bien d'inventer et de créer de nouveaux possibles, malgré les empêchements d'ici et d'ailleurs, y compris ceux qui sont à l'intérieur de chacun d'entre nous. La psychothérapie institutionnelle est une méthode qui cultive les conditions de possibilités, à nous d'en faire vivre les développements, en dépit de tout ce qui semble s'y opposer.

Ouverture

Avant de rentrer dans le vif du sujet, je voudrais d'abord rappeler quelques définitions. La créativité est vieille comme le monde, on a l'impression d'avoir toujours vu ce mot, mais, en fait, il est plutôt récent au sens où nous l'utilisons en France. Le mot est apparu en français dans les années 1950 chez les psychologues humanistes, à la suite des publications des travaux de Maslow et de Rogers, puis chez les psychanalystes et les psychologues.

Ce mot est adopté par l'Académie française, au cours de sa première séance de l'année 1971, qui le définit comme synonyme d'« inventivité ».

À l'origine, le mot « créativité » est une réplique de l'américain *creativity*, néologisme employé par le chercheur Guilford qui, dans les années 1950, a démontré dans ses études sur l'intelligence que cette qualité était nécessaire pour résoudre une tâche complexe. On pourrait comprendre que, pour une telle résolution, il faut faire appel à la logique, au raisonnement, à l'enchaînement des causes et des effets. Il n'est pas si évident d'affirmer que pour résoudre un problème complexe, il faut une dose de folie ou, du moins, se permettre un écart par rapport à la rationalité.

Quand on est en difficulté, sans créativité point de salut !

Ce courant s'est greffé sur de nombreuses sources de réflexion européennes et notamment françaises : c'est ainsi que Henri

Poincaré, au début du siècle, était non seulement un mathématicien génial, mais aussi un extraordinaire observateur de la créativité ; ou bien Jacques Hadamard, autre mathématicien qui a analysé avec finesse le processus de l'invention ; ou encore Arthur Koestler, qui dans *Le cri d'Archimède* a défini le processus de bissociation¹, et Didier Anzieu, enrichissant le concept de créativité par ses travaux sur les phénomènes projectifs.

Avant la créativité, on parlait plutôt d'imagination ou de création.

L'imagination, c'est la mise en image du désir, produit des rêveries, des fantasmes d'ordre privé, parfois non communicables. L'imagination produit le matériau de base de la création. La créativité, c'est plutôt l'aptitude à transformer les fantasmes en signes communicables aux autres, que ce soit par des traces écrites (œuvre littéraire), des traces graphiques (œuvre du peintre) ou des signes comportementaux (nouveaux gestes, nouveaux langages, nouvelles manières de vivre).

Alors, qu'en est-il de notre inventivité dans nos institutions aujourd'hui ?

Comme nous le savons, les pratiques d'évaluation deviennent de plus en plus généralisées et tendent à envahir tous les domaines de la vie et toutes les institutions – entreprises, administrations politiques, publiques et sociales, institutions de santé et d'enseignement. Mises en œuvre au nom d'une certaine rationalité, ces pratiques donnent lieu à de nombreuses critiques qui dénoncent la façon dont, en instituant un réseau serré de contraintes et de normes, elles sclérosent les comportements et inhibent les initiatives innovantes. Mais il y a une autre façon de concevoir l'évaluation, une évaluation qui prend un autre sens et a d'autres visées s'agissant d'œuvres originales ou de l'aide et du soutien que nous avons pu recevoir d'autrui. Ce qui importe est la valeur que nous leur donnons, ce qu'ils signifient pour nous, la capacité qu'ils ont

1. Arthur Koestler décrit la création, ou créativité, par le processus intégratif qu'il appelle « bissociation ». A. Koestler, *Le cri d'Archimède*, Paris, Les Belles Lettres, 2011.

de nous émouvoir ou de stimuler notre pensée. Il s'agit donc de critères subjectifs, impondérables et immatériels.

« À combien évaluez-vous un sourire ? », demande Jean Oury aux évaluateurs – le sourire d'un patient que vous voyez chaque jour, pensant qu'il ne se passe rien jusqu'à cet instant magique ! Un sourire ça n'a pas de prix, c'est une expérience qui signifie le contact avec l'être, le symbole du vivre ensemble, du penser ensemble.

Aujourd'hui, après les lois hôpital 2007, HPST 2009 (Hôpital, patients, santé, territoire), la loi du 5 juillet 2011, une de plus, se traduit par des mesures répressives et introduit la pratique des soins sans consentement au domicile du patient, venant remettre en question ce qui fonde notre éthique soignante, nos pratiques basées sur la relation, cette relation de confiance qui est toujours à inventer avec l'autre, le sujet souffrant, qui est toujours à construire.

Pour terminer cette brève introduction, je voudrais citer une phrase de Roland Gori dans son ouvrage *La dignité de penser*². Il écrit ainsi : « Comment retrouver aujourd'hui la dignité de penser dans une culture qui ignore la légitimité du savoir, du conte, du rêve, du jeu et de leurs récits ? La France qui se lève tôt a-t-elle encore le temps de raconter sa vie, son histoire et ses rêves ? »

Cet ouvrage invite à inventer collectivement des éléments de réponses à ces questions.

2. R. Gori, *La dignité de penser*, Paris, Les Liens qui libèrent, 2011.

Christian Heslon

La psychothérapie institutionnelle face aux tournants de la postmodernité

J'ai commencé ma carrière de psychologue puis grandi à travers elle, au cœur d'une époque où la psychothérapie institutionnelle connaissait ses heures de gloire. Celles-ci se sont atténuées au moment où, voici plus de vingt ans, mon collègue Patrick Martin-Mattera avait organisé un colloque intitulé « Actualité de la psychothérapie institutionnelle¹ ». Ce qui s'est passé depuis me semble avoir signé l'échec de l'utopie autogestionnaire, qui fondait pour une bonne part ladite psychothérapie institutionnelle. Emmanuelle Guattari, fille de Félix, vient d'en rendre compte à la faveur de son roman *La Petite Borde*, paru récemment². Elle y relate son enfance (dés) enchantée en cette mouvance. Elle y mentionne aussi la part de folie, mais également d'espérance, qui caractérisa cette révolution en cours dans les années 1970. Révolution aujourd'hui au mieux échouée, au pire avortée, devant les assauts répétés depuis trente ans de la rationalité gestionnaire

Christian Heslon, directeur de l'Institut de psychologie et sociologie appliquées (IPSA), université catholique de l'Ouest, Angers.

1. P. Martin-Mattera (sous la direction de), *Pratiques institutionnelles et théorie des psychoses. Actualité de la psychothérapie institutionnelle*, Paris, L'Harmattan, 1992.

2. E. Guattari, *La Petite Borde*, Paris, Mercure de France, 2012.

qui prédomine actuellement³. Ainsi considéré, le procès pourrait être rapidement conclu : l'autogestion a échoué et la gestion l'emporte. Encore faudrait-il apporter quelques nuances à ce diagnostic trop rapide. D'une part, c'est moins parce que la gestion domine que parce que l'« hétéro-gestion » (gestion « du dehors », au sens de Cornélius Castoriadis⁴) l'a emporté sur l'autogestion (gestion « du dedans ») que la psychothérapie institutionnelle s'est diluée. D'autre part, on peut avec Ivan Illich⁵ considérer que la psychothérapie institutionnelle s'est aujourd'hui dissoute dans la société parce qu'elle a atteint, autour des années 1980, son inéluctable degré de « contre-productivité » qui la condamnait à cesser d'exister en tant que telle, du fait d'être parvenue à atteindre l'essentiel des buts qu'elle poursuivait.

Les buts visés par le projet de psychothérapie institutionnelle sont relativement simples à circonscrire : analogie soignant-soigné ; égalité en droit de l'ensemble des acteurs du collectif institutionnel ; équivalence des rapports de force, de pouvoir et de territoire constitutifs des collectifs de travail et des communautés de vie psychothérapeutiques ainsi établies ; équitable prise en compte de l'institué et de l'instituant ; intégration des apports de la psychanalyse freudienne et lacanienne au sein d'une vie quotidienne partagée. Malgré quoi, la mise en œuvre de ces objectifs louables et consensuels s'est dès le début heurtée à maintes résistances et réticences de la part des autorités en place. La première et la plus forte de ces résistances/réticences fut celle du pouvoir médical et paramédical, en parfaite adéquation avec les analyses de Michel Foucault concernant l'institution⁶. Le fait actuellement le plus déterminant reste cependant que l'institution est désormais entrée en déréliction, ainsi que le suggérait dès 2002 François Dubet⁷. Il n'envisageait cependant pas, contrairement à Manuel Castells, que la *Société en réseaux* allait bientôt l'emporter sur

3. V. de Gaulejac, *La société malade de la gestion. Idéal gestionnaire, pouvoir managérial et harcèlement social*, Paris, Le Seuil, 2005.

4. C. Castoriadis, *Les carrefours du labyrinthe*, tome IV, Paris, Le Seuil, 1996.

5. I. Illich, *Némésis médicale*, Paris, Le Seuil, 1975.

6. M. Foucault, *Surveiller et punir*, Paris, Gallimard, 1975.

7. F. Dubet, *Le déclin de l'institution*, Paris, Le Seuil, 2002.

le régime de l'institution, de trop longue date hérité des normes précédentes de la société industrielle⁸. Autrement dit, ne serait-ce pas une « psychothérapie en réseaux » que nous pourrions aujourd'hui appeler de nos vœux ? Ce serait une manière de transformer l'héritage de la psychothérapie institutionnelle en lui fournissant non pas une « actualisation », mais bien une possibilité de dépassement.

Cela pose évidemment la question de la fin des utopies, que l'on peut regretter de même que l'on peut s'attrister de l'effacement des grands récits fondateurs d'hier, structurant la dialectique de l'institué et de l'instituant autour des « grands intégrateurs » chers à Yves Barel⁹. Une telle analyse, centrée sur l'aspect narratif (le mythe des origines, la prophétie à l'orée de laquelle niche toute utopie et la « théorie comme fiction » déployée par Gilles Deleuze et Maud Mannoni¹⁰), présente cependant l'inconvénient de laisser de côté la question également centrale des temporalités. En effet, si les grands récits se sont essouffés et si les utopies ont déclaré forfait, c'est sans doute du fait de leur usure, c'est-à-dire de leur absence de renouvellement. Mais cette absence de renouvellement tient aussi, et peut-être même essentiellement, au fait que nos sociétés postmodernes sont désormais dominées par les temporalités du présent, là où les temporalités traditionnelles s'appuient sur le passé et les sociétés modernes espèrent en l'avenir¹¹. Ainsi, le mythe traditionnel laisse-t-il place, dans les sociétés modernes, à l'histoire qui trie dans le mythe, quand prophétie et prévoyance traditionnelles furent en modernité remplacées par le projet et le progrès. La postmodernité introduit quant à elle une double hybridation : du côté du passé, la mémoire remplace l'histoire comme mise en perspective critique et n'interdit pas le retour aux mythes déformés des fondamentalismes ; du côté de l'avenir, la prévention et la précaution, formes défensives de l'anticipation, ont depuis

8. M. Castells, *La société en réseaux*, Paris, Fayard, 2001.

9. Y. Barel, « Le grand intégrateur », *Connexions*, n° 56/1, 1990.

10. M. Mannoni, *La théorie comme fiction*, Paris, Le Seuil, 1979.

11. J.-P. Boutinet, *La société des agendas. Vers une mutation de temporalités*, Paris, Puf, 2004.

deux décennies supplanté la foi dans le progrès, auquel les projets, voire les utopies, fournissaient d'utiles relais.

À la proposition d'une nouvelle spatialité, celle du réseau supplantant l'institution, il conviendrait donc d'ajouter une nouvelle temporalité, celle du présent orphelin de passé et en peine d'utopies pour l'avenir. Voilà, à mon sens, l'un des défis pour le prolongement, le dépassement, la transformation de l'héritage que la psychothérapie institutionnelle nous lègue, au travers de personnes aussi éminentes – et surtout aussi vives et consistantes – que le sont Jean Oury et Pierre Delion. Le reste s'ensuit, notamment les nouveaux destins de la folie, dont l'idéologie gestionnaire ambiante non seulement désenchanté cet espace humain de création et de souffrance qu'est le délire, mais encore la voudrait éradiquée, dont encore les aléas de ce « néo-sujet » de l'inconscient que dépeint à sa manière Jean-Pierre Lebrun, selon qui la perversion ordinaire occuperait désormais la place de choix dévolue à la psychose¹².

S'agit-il donc de réinventer la psychothérapie institutionnelle ? On pourrait le souhaiter, tout particulièrement en l'important dans deux champs aujourd'hui désertés d'humanité et au sein desquels ses apports, sa finesse, sa poésie et, osons le mot, son éthique soucieuse d'esthétique auraient toute leur utilité pour soulager le monde d'un peu de sa brutalité : je veux parler des entreprises et de l'ensemble des espaces de travail, où lesdits « risques psychosociaux » font maintenant des ravages ; je veux également parler des établissements d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, où bien des vies somptueuses ou modestes s'épuisent à mourir tout en faisant semblant de survivre malgré la dépendance physique, les assauts des ans et la mort de l'esprit... Voilà deux espaces à reconquérir, hors la psychiatrie qui y est de plus en plus convoquée, pour l'avenir de la psychothérapie institutionnelle tel que je l'envisage depuis ma modeste place de responsable de la formation universitaire des futurs psychologues.

12. J.-P. Lebrun, *La perversion ordinaire. Vivre ensemble sans autrui*, Paris, Denoël, 2007.